



HAL
open science

L'orientalisme lamartinien: une boussole pour Mathias Énard?

Sarga Moussa

► **To cite this version:**

Sarga Moussa. L'orientalisme lamartinien: une boussole pour Mathias Énard?. *Romantisme : la revue du dix-neuvième siècle*, 2020, 188, pp.128-137. hal-03092169

HAL Id: hal-03092169

<https://hal.science/hal-03092169v1>

Submitted on 1 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'orientalisme lamartinien : une boussole pour Mathias Énard ?

De nombreux écrivains et artistes du XIX^e siècle ayant fait le traditionnel voyage en Orient apparaissent dans *Boussole* (2015) de Mathias Énard. L'auteur, on le sait, est un romancier érudit¹. Il n'est donc pas étonnant que se retrouvent cités tous les noms attendus, de Chateaubriand à Flaubert, en passant par Nerval et Gautier. Énard a tout lu, ou presque. Il sait que les saint-simoniens sont eux aussi allés en Orient, au début des années 1830², et qu'un compositeur comme Félicien David les y a accompagnés, ce qui ne resta pas sans conséquence sur sa production musicale. À travers son narrateur, Franz Ritter, un musicologue autrichien malade, enfermé dans sa chambre mais évoquant tous ses souvenirs de voyage, Énard se passionne pour l'influence que la musique orientale a exercée sur la musique occidentale, et plus largement pour les phénomènes d'interculturalité. Mais, parmi les écrivains de l'époque romantique qui ont accompli le périple méditerranéen, c'est Lamartine qui, dans *Boussole*, fait l'objet d'un traitement privilégié, ce qui n'est pas un hasard, étant donné le renversement que son *Voyage en Orient* (1835) opère par rapport à *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand : autant ce dernier voyait les Turcs comme les occupants illégitimes de la Terre sainte – il les considère comme des « barbares³ » –, autant Lamartine s'emploie à présenter le peuple turc comme pieux et charitables, presque un modèle d'évangélisme⁴, en tout cas très proche d'une religiosité qu'il veut lui-même incarner, fondée sur l'amour du Dieu unique et non sur la *doxa* catholique. Autrement dit, et sans pour autant céder à l'illusion téléologique qui conclurait à l'idée d'un abandon définitif des catégories ethnocentriques à l'époque romantique, il est clair que le *Voyage en Orient* de Lamartine constitue un moment de bascule dans l'orientalisme littéraire de la première moitié du XIX^e siècle – on peut même dire que le second grand texte qui porte le même titre, le *Voyage en Orient* (1851) de Nerval, doit sans doute plus qu'on ne pense au Voyage lamartinien, si l'on considère sa représentation plutôt euphorique de la capitale ottomane, et, plus largement, l'intérêt nervalien pour les religions orientales. Le narrateur de *Boussole* valorise donc, parmi les grands écrivains voyageurs français de cette époque, la figure de Lamartine, et plus particulièrement, l'épisode de sa rencontre avec la célèbre Lady Stanhope, la nièce du ministre anglais William Pitt, laquelle s'était établie à Djoun, dans la montagne libanaise, dès 1821, et où elle mourut en 1839⁵. De nombreux voyageurs ont tenté de se faire recevoir par cette femme qui avait la réputation d'avoir des dons de prophétesse et dont on connaissait les liens avec les tribus bédouines de la région. Cet épisode est longuement raconté dans le *Voyage en Orient*, où il est d'ailleurs mis en évidence sur le plan typographique, puisqu'il apparaît comme un chapitre particulier du récit viatique (« Visite à Lady Esther Stanhope⁶ »). Voyons d'abord le statut de cet épisode dans le Voyage lamartinien, avant d'examiner son réemploi dans la fiction énardienne.

¹ Voir Markus Messling et al., *Mathias Énard et l'érudition du roman*, Boston et Leiden, Brill/Rodopi, 2020.

² Voir Philippe Régner, *Les Saint-Simoniens en Égypte, 1833-1851*, Le Caire, Banque de l'Union Européenne / Amin F. Abdelnour, 1989.

³ « [...] j'allais entrer dans la capitale des peuples barbares », écrit Chateaubriand lorsqu'il évoque son arrivée, en 1806, à Constantinople, la capitale de l'empire ottoman (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, « Folio », 2005, p. 256).

⁴ Sur ce point, nous nous permettons de renvoyer à notre essai *La Relation orientale. Enquête sur la communication dans les voyages en Orient (1811-1861)*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 85 et suiv.

⁵ Mathias Énard, *Boussole*, Arles, Actes Sud, 2015, p. 131-134.

⁶ Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. Sarga Moussa, Paris, Champion, 2000, p. 163-179.

Lamartine part pour l'Orient en 1832 avec sa femme, sa fille, trois amis et des domestiques. Après avoir traversé la Méditerranée sur un brick, il aborde à Beyrouth après avoir passé par la Grèce. Lorsqu'il arrive en Syrie (dont la région du Liban fait partie à l'époque), les troupes égyptiennes occupent cette province ottomane – elles ne s'en retireront qu'à la suite de la conférence de Londres, en 1840. Lamartine longe ensuite la côte pour se rendre en Palestine, visite Jérusalem (où sévit une épidémie de peste) et la mer Morte, s'enfoncé un peu dans les terres pour visiter Baalbek et Damas, puis revient à Beyrouth, où sa fille Julia meurt de tuberculose. Il s'embarque à nouveau pour Constantinople, où il séjournera plusieurs semaines, avant de rentrer par ce qu'on appelait la Turquie d'Europe, à savoir la Bulgarie et la Serbie, dont il exalte le nationalisme naissant.

C'est donc au début de son voyage en Orient que ce situe la rencontre avec Lady Stanhope. Lamartine lui écrit de Beyrouth une lettre pour se faire recevoir d'elle, et où il la qualifie de « l'une des merveilles de l'Orient que je viens visiter⁷ ». Après une expédition dans la montagne qui prend des allures de voyage initiatique (arrivée de nuit, après une marche difficile, sur les crêtes désolées du mont Liban), Lamartine parvient à la résidence de son hôtesse, qui le reçoit « en costume oriental⁸ », et qui le fait asseoir pour une conversation où chacun des protagonistes affirme ses convictions philosophiques et religieuses, le voyageur affirmant ce qu'il appelle son « rationalisme chrétien⁹ », tandis que son hôtesse affirme qu'un second Messie doit encore venir¹⁰. Lady Stanhope affirme qu'elle peut prédire la destinée du poète, lequel s'apprête à devenir un homme politique¹¹ :

L'Europe est finie, la France seule a une grande mission à accomplir encore ; vous y participerez, je ne sais pas encore comment, mais je puis vous le dire ce soir, si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles¹².

Tout en affirmant à son visiteur qu'il doit être « poète¹³ », c'est-à-dire, selon la définition que Lamartine donne lui-même dans son *Voyage en Orient*, un « prophète profane¹⁴ », c'est bien

⁷ *Ibid.*, p. 166.

⁸ *Ibid.*, p. 169.

⁹ *Ibid.*, p. 172. Lamartine avait déjà évoqué un « christianisme rationnel » dans une brochure parue peu de temps avant de partir pour l'Orient, *Sur la politique rationnelle* (1831). Dans son *Voyage en Orient*, il développe cette idée sous l'appellation de « raison générale », dans la partie consacrée à Constantinople : « Cette foi, c'est la raison générale [...] – Dieu un et parfait pour dogme, la morale éternelle pour symbole, l'adoration et la charité pour culte ; – en politique, l'humanité au-dessus des nationalités ; – en législation, l'homme égal à l'homme [...] ; le christianisme législaté ! » (éd. citée, p. 533).

¹⁰ A. de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. citée, p. 171.

¹¹ « Voulez-vous que je vous révèle à vous-même ? voulez-vous que je vous prédise votre destinée ? » (*ibid.*, p. 170). Sur le messianisme lamartinien, voir Paul Bénichou, *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988, p. 23 et suiv. Voir par ailleurs la thèse de Nicolas Courtinat, *Philosophie, histoire et imaginaire dans le Voyage en Orient de Lamartine*, Paris, Champion, 2003, en particulier p. 408 et suiv. sur la rencontre avec Lady Stanhope comme forme d'initiation. Lamartine apprit son élection comme député à la Chambre des représentants alors qu'il était encore en Syrie, au début de l'année 1832. Sur les aspects politiques et religieux de la pensée de Lamartine à l'époque de son voyage en Orient, voir Gérard Unger, *Lamartine. Poète et homme d'État*, Paris, Flammarion, 1998, p. 189-207.

¹² A. de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. citée, p. 172.

¹³ « Vous devez être poète » (*ibid.*).

¹⁴ *Ibid.*, p. 64.

un adoubement politique que le voyageur vient chercher auprès de lady Stanhope, à savoir une sorte de légitimation de son futur rôle à la Chambre des députés, où il s'exprimera dès son retour en France, notamment sur la « question d'Orient¹⁵ ».

Le soutien de Lamartine à la colonisation de l'Algérie ne fait pas de doute, il le dit de manière explicite, et même avec une violence surprenante, dans le « Résumé politique du *Voyage en Orient* » :

[...] le coup porté à Alger ne retentit pas à Constantinople : la branche est séparée du tronc, le littoral de l'Afrique n'est ni turc ni arabe ; ce sont des colonies de brigands superposées à la terre, et ne s'y enracinant pas ; cela n'a ni titre, ni droit, ni famille parmi les nations, cela appartient au canon ; c'est un vaisseau sans pavillon, sur lequel tout le monde peut tirer ; la Turquie n'est pas là¹⁶.

Sur ce point, Lamartine est d'ailleurs en accord avec la plupart de ses contemporains¹⁷. C'est pourquoi, lorsqu'il parle de « l'inévitable rapprochement de ces deux régions du monde [l'Orient et l'Occident]¹⁸ », juste après avoir fait l'éloge d'Ibrahim¹⁹, fils du pacha égyptien et général en chef de son armée, un homme dont il admire les capacités militaires²⁰, on peut légitimement se demander si le « rapprochement » préconisé ne serait pas asymétrique et ne camouflerait pas des ambitions impérialistes françaises. En ce sens, il y a bien, dans le récit de voyage lamartinien, un « discours orientaliste », au sens où l'entend Edward Said, c'est-à-dire un ensemble de représentations de l'Orient qui tendent à légitimer une forme de domination occidentale²¹.

Cela dit, le dialogue avec lady Stanhope ne se laisse pas réduire à cette dimension impérialiste. S'il est vrai qu'elle-même était une grande admiratrice de Napoléon²², ce qu'elle « révèle » à Lamartine sur lui-même va au-delà de la mission civilisatrice qui est déjà, à l'époque de la conquête de l'Algérie, la justification à long terme de l'action coloniale. Le

¹⁵ Lamartine prononce dès 1834 deux discours sur la question d'Orient à la Chambre des députés. Il plaide pour une intervention active de la France en Méditerranée, considérant, bien à tort, que l'empire ottoman est au bord de l'effondrement. Le « Résumé politique du *Voyage en Orient* » énonce, en 1835, cette vision cynique d'un dépeçage annoncé : « Voici ce qu'il y a à faire. Rassembler un congrès des principales puissances qui ont des limites sur l'empire ottoman, ou des intérêts sur la Méditerranée ; [...] » (*ibid.*, p. 742). Lamartine reviendra, notamment dans la préface de 1849 à l'édition de ses *Œuvres complètes*, sur cette erreur d'appréciation concernant l'empire ottoman. Voir sur ce point la préface de Sophie Basch à la réédition qu'elle a procurée, avec Henry Laurens, de Lamartine, *La Question d'Orient. Articles et discours*, Bruxelles, André Versaille, 2011.

¹⁶ A. de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. citée, p. 736.

¹⁷ Voir par exemple Alexis de Tocqueville, qui justifie l'emploi de la violence coloniale (*De la colonie de l'Algérie*, prés. Tzvetan Todorov, Bruxelles, Complexe, 1988).

¹⁸ A. de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. citée., p. 457.

¹⁹ Sur cette figure que Lamartine a quelque peu mythifiée, nous nous permettons de renvoyer à notre article, « La figure d'Ibrahim dans le *Voyage en Orient* de Lamartine », dans « L'Ailleurs (1) », dossier coordonné par Franck Laurent et Sylvain Venayre, *Écrire l'histoire*, n° 7, 2011, p. 63-75.

²⁰ Ibrahim Pacha occupe la Syrie (dont une ville comme Beyrouth, qui en fait partie à cette époque) au moment où Lamartine s'y trouve. L'Égypte ne s'en retirera qu'en 1840, à la suite de la conférence de Londres. Sur cette période d'occupation, voir Gilbert Sinoué, *Le Dernier Pharaon. Méhémet-Ali, 1770-1849*, Paris, Pygmalion/Gérard Watelet, 1997, chap. 24 et 25.

²¹ Voir Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. Catherine Malamoud, Paris, Éditions du Seuil, 1980, en particulier les p. 205 et suiv. concernant le *Voyage en Orient* de Lamartine.

²² Lorsque Lamartine évoque le nom de « Buonaparte » (soulignant par cette graphie étrangère son propre point de vue anti-bonapartiste, à partir de l'assassinat du duc d'Enghien), il évoque, à propos de Lady Stanhope, son « fanatisme pour cet homme » (*Voyage en Orient*, éd. citée, p. 179).

dialogue suivant – que Mathias Énard a retenu pour en faire un épisode de *Boussole*, sur lequel nous reviendrons – est riche de significations :

[...] – Vous retournerez dans l’Occident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à revenir en Orient : c’est votre patrie. – C’est du moins, lui dis-je, la patrie de mon imagination. – Ne riez pas, reprit-elle ; c’est votre patrie véritable, c’est la patrie de vos pères. J’en suis sûre maintenant ; regardez votre pied ! – Je n’y vois, lui dis-je, que la poussière de vos sentiers qui le couvre, et dont je rougirais dans un salon de la vieille Europe. – Rien, ce n’est pas cela, reprit-elle encore : regardez votre pied. – Je n’y avais pas encore pris garde moi-même. – Voyez : le coude-pied est très élevé, et il y a entre votre talon et vos doigts, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l’eau y passe sans vous mouiller. C’est le pied de l’Arabe ; c’est le pied de l’Orient ; vous êtes un fils de ces climats, et nous approchons du jour où chacun rentrera dans la terre de ses pères²³.

En se donnant à voir, à travers le regard de lady Stanhope, comme un voyageur littéralement *orientalisé*, Lamartine fait ici bien autre chose que de légitimer une supposée supériorité occidentale. Portant dans son corps même un signe d’orientalité – le pied cambré, qui renvoie, en l’occurrence, à sa fascination pour la figure du Bédouin²⁴ –, le narrateur du *Voyage en Orient* se donne à voir non seulement comme un acteur privilégié sur la scène orientale, mais comme un « autochtone », comme un authentique Arabe. Il ne s’agit pas tant, ici, d’une rêverie spirituelle, qui ferait de l’Orient le lieu d’origine du monothéisme chrétien, comme chez Chateaubriand, mais bien plutôt d’une représentation de soi-même comme *autre*, qui passe par une sémiologie imaginaire valorisant le bas corporel, en l’occurrence le pied comme révélateur d’une appartenance « génétique » à la terre orientale. D’une certaine façon, Lamartine, qui voyage pourtant, le plus souvent, en habits européens²⁵, va ici plus loin que la génération ultérieure des voyageurs, qui n’hésiteront pas à *s’exotiser* en revêtant un costume local : il suffit de penser à l’obsession du déguisement oriental chez Nerval²⁶, ou encore (c’en est la contre-partie) à la façon dont Gautier se moque des coiffures protectrices des invités européens aux fêtes du canal de Suez, en 1869²⁷.

Il est vrai que la scène lamartinienne du « pied de l’Arabe » a quelque chose d’unique dans le *Voyage en Orient* de Lamartine²⁸, en ce sens qu’elle traduit la volonté du narrateur de se créer une généalogie imaginaire qui déplace la patrie de l’autre côté de la Méditerranée.

²³ *Ibid.*, p. 173. Nous avons conservé la graphie « coude-pied », attestée à l’époque de Lamartine. On écrit aujourd’hui « cou-de-pied » pour désigner l’articulation entre le pied et la jambe.

²⁴ Nous renvoyons sur ce point à notre ouvrage *Le Mythe bédouin chez les voyageurs aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, PUPS, « Imago Mundi », 2016, en particulier p. 224 et suiv. pour une analyse de ce motif.

²⁵ Sauf lorsqu’il entre à Damas (ville d’où partaient des caravanes pour le pèlerinage de La Mecque), dont les habitants avaient la réputation d’être méfiants, voire hostiles à l’égard des Européens : « Nous complétons nos costumes turcs pour n’être pas reconnus pour Francs dans les environs de Damas » (A. de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. citée, p. 448).

²⁶ La fin du premier chapitre des *Femmes du Caire* se termine ainsi : « Heureusement, j’avais acheté un de ces manteaux en poil de chameau nommés *machlah* qui couvrent un homme des épaules aux pieds ; avec ma barbe déjà longue et un mouchoir tordu autour de la tête, le déguisement était complet » (Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, t. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1984, p. 264).

²⁷ « Les coiffures surtout, destinées à préserver de l’insolation, étaient particulièrement bizarre. [...] » (Théophile Gautier, *Voyage en Égypte*, éd. Sarga Moussa, dans *Œuvres complètes*, IV, 6, Paris, Champion, 2016, p. 166). Ce morceau de bravoure satirique est un clin d’œil à l’ami Nerval, qui avait lui-même donné un portrait caricatural du touriste anglais dans son *Voyage en Orient*.

²⁸ On retrouve cependant des traces de cette origine arabe fantasmée ailleurs dans l’œuvre de Lamartine, ainsi dans ses *Mémoires politiques*, où il fait résonner le nom d’*Allah* dans son propre patronyme (*Œuvres complètes*, Paris, chez l’auteur, t. XXXVII [1863], p. 67).

Mais elle révèle en même temps une autre obsession qui court dans tout le récit de voyage, celle d'une union entre Orient et Occident – idée d'inspiration saint-simonienne²⁹ et qui s'incarne parfois dans certains personnages privilégiés, tel l'agent consulaire Beaudin, parfaitement au courant de la politique française, mais aussi totalement immergé la ville de Damas³⁰. Quant à lady Stanhope, elle fait elle-même partie de cette galerie de personnages mixtes, y compris sur le plan de la doctrine religieuse, que Lamartine décrit comme une forme de syncrétisme :

Il me parut que les doctrines religieuses de lady Esther étaient un mélange habile, quoique confus, des différentes religions au milieu desquelles elle s'est condamnée à vivre ; mystérieuse comme les Druzes dont, seule peut-être au monde, elle connaît le secret mystique ; résignée comme le musulman, et fataliste comme lui, avec le juif, attendant le Messie, et avec le chrétien, professant l'adoration du Christ et la pratique de sa charitable morale³¹.

Lamartine qualifie de « mélange [...] confus » les doctrines de lady Stanhope, mais au fond, il partage avec elle un intérêt pour les formes non dogmatiques de religion – d'où son éloge d'un islam qu'il voit comme très proche de son propre christianisme, reposant d'abord sur l'amour du dieu unique. Plus généralement, en construisant de lui-même une image d'homme double, venant d'Europe mais dont l'origine serait orientale, Lamartine propose du même coup un nouvel orientalisme, qui se distingue à la fois, en amont, du rejet de l'Autre, et, en aval, d'une tentation exotisante, pour valoriser ce que l'on pourrait appeler, avec l'historien américain Richard White, un « *middle ground* », un terrain de rencontre, où les identités se croisent et se reconfigurent³².

C'est manifestement cette dimension impliquant un mélange culturel que Mathias Énard a retenue du récit de voyage lamartinien, et plus particulièrement de la scène de rencontre avec lady Stanhope. Cette scène est évoquée par Ritter, le narrateur de *Boussole*, lorsqu'il se remémore, immobilisé dans sa chambre viennoise, un voyage en Orient, accompli avec la femme qu'il aime toujours, la jeune, belle et brillante Sarah, spécialiste d'orientalisme. La scène se passe à Palmyre, où les deux protagonistes principaux du roman sont accompagnés d'un couple d'historiens et d'un archéologue. La nouvelle Shéhérazade qu'est Sarah séduit son auditoire par l'évocation d'un certain nombre de voyageurs, et surtout de voyageuses en Orient, parmi lesquelles lady Stanhope occupe une place de choix, et dont Sarah veut montrer que dans toute sa façon d'être (et notamment dans son habillement en Oriental : elle porte un turban, attribut masculin³³), elle était « loin, très loin des images alanguies des femmes dans les harems³⁴ ». À travers son *orientalisation* et sa *masculinisation*,

²⁹ Lamartine rencontre une petite délégation de saint-simoniens lorsqu'il aborde à Smyrne, sur le chemin du retour. Tout en tâchant de se distancier d'eux (« les organisateurs du saint-simonisme ont pris pour premier symbole : Guerre à mort entre la famille, la propriété, la religion et nous ! Ils devaient périr [...] », *Voyage en Orient*, éd. citée, p. 517), il entre en convergence avec leur discours d'une union pacifique de l'Orient et de l'Occident, qu'on trouve par exemple, au même moment, chez Émile Barrault, dans *Occident et Orient* (1835).

³⁰ « Il n'y a d'homme complet que celui qui a beaucoup voyagé, qui a changé vingt fois la forme de sa pensée et de sa vie », conclut Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. citée, p. 453. Sur le portrait idéalisé de ce personnage en homme hybride, voir notre ouvrage *La Relation orientale, op. cit.*, p. 121-123.

³¹ A. de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. citée, p. 174.

³² Cet ouvrage a été tout récemment traduit de l'anglais par Frédéric Cotton : Richard White, *Le Middle Ground. Indiens, Empires et Républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, Toulouse, Anacharsis, 2020.

³³ « Elle avait sur la tête un turban blanc [...] » (A. de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. citée, p. 169 ; pour d'autres témoignages sur l'habillement de Lady Stanhope, voir la note 163 de la même page).

³⁴ M. Énard, *Boussole, op. cit.*, p. 133. L'imaginaire de l'Orientale alanguie au harem est surtout véhiculé par la peinture orientaliste, au XIX^e siècle, que ce soit par des peintres qui ne sont jamais allés en Orient, comme Ingres,

lady Stanhope apparaît à Sarah comme une femme transgressive, désireuse de mettre en cause les identités ethniques et de genre³⁵, pour tout dire une femme non seulement excentrique, mais aussi émancipée et intelligente, capable de mettre à distance certains clichés orientalistes – ce qui ne veut pas dire qu’elle échappe à à tout discours de domination, ne serait-ce que parce qu’elle se présente elle-même comme détentrice d’un pouvoir de divination. Mais voici comment elle est évoquée, par le narrateur de *Boussole*, qui relaie le récit de Sarah :

Lady Stanhope le [Lamartine] fascine car elle est au-delà de ses interrogations ; elle est dans les étoiles, disait Sarah ; elle lit le destin des hommes dans les astres – à peine arrivé, elle propose à Lamartine de lui révéler son avenir ; celle qu’il appelle « la Circé des déserts » lui explique ensuite, entre deux pipes parfumées, son syncrétisme messianique. Lady Stanhope lui révèle que l’Orient est sa patrie véritable, la patrie de ses pères et qu’il y reviendra, elle le devine à ses pied : « Voyez, dit-elle, le cou-de-pied est très élevé, il y a entre votre talon et vos doigts, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l’eau y passe sans vous mouiller – c’est le pied de l’Arabe ; c’est le pied de l’Orient ; vous êtes un fils de ces climats et nous approchons du jour où chacun rentrera dans la terre de ses pères. Nous nous reverrons »³⁶.

Mathias Énard cite de manière exacte. Cela dit, le réemploi d’une citation dans un nouveau contexte peut toujours modifier son sens. La question qu’on voudrait poser ici est de savoir dans quelle mesure ce qui, chez Lamartine, constitue un discours sérieux (une croyance sincère en l’idée d’une union à accomplir entre Orient et Occident), peut être interprété exactement de la même façon dans *Boussole*. La réponse n’est pas univoque, et là réside précisément l’intérêt d’un roman comme celui-ci. Il faut d’abord remarquer que c’est Sarah qui parle, au discours indirect libre, pour raconter la rencontre entre Lamartine et lady Stanhope. Or, Ritter est le narrateur premier, et, à ce titre, il laisse parfois transparaître son point de vue, fût-ce pour manifester ses hésitations. Ainsi à propos d’Edward Said, qui fait lui-même l’objet d’une petite discussion entre les différents protagonistes réunis à Palmyre. Si Sarah prend clairement ses distances vis-à-vis d’un certain dogmatisme de *L’Orientalisme*³⁷, Ritter, sans attaquer de front le théoricien palestinien (« je n’avais pas d’opinion, et je n’en ai toujours pas, je crois³⁸ »), manifeste implicitement sa préférence pour un autre aspect de la personnalité de Said – préférence qui n’a rien d’étonnant pour un musicologue : « Edward Said était un excellent pianiste, il a écrit sur la musique et créé avec Daniel Barenboim l’orchestre West-östlicher Divan, géré par une fondation basée en Andalousie, où l’on s’attache à la beauté dans le partage et la diversité³⁹. »

ou, plus tard, par un peintre voyageur comme Gérôme. Sur les peintres orientalistes de cette époque, voir les ouvrages de Christine Peltre, en particulier *Les Orientalistes*, Paris, Hazan, 1997.

³⁵ Sur cette question, voir la traduction récente de l’allemand, par Kaja Antonowicz, de l’ouvrage de Natascha Ueckmann, *Genre et orientalisme. Récits de voyage au féminin en langue française (xix^e-xx^e siècles)*, Grenoble, UGA Éditions, « Vers l’Orient », 2020.

³⁶ M. Énard, *Boussole*, op. cit., p. 133-134. L’expression « Circé des déserts », renvoyant à la célèbre magicienne de l’*Odyssee* qui séduit Ulysse pendant un temps, est en effet employée par Lamartine pour désigner Lady Stanhope (*Voyage en Orient*, éd. citée, p. 174).

³⁷ « Il n’était néanmoins pas possible, soutenait Sarah, de condamner tout ce petit monde en bloc ; [...] : il fallait ramener les choses à l’individu et s’abstenir de fabriquer un discours général qui devenait à son tour une construction idéologique, un objet sans autre portée que sa propre justification » (M. Énard, *Boussole*, éd. citée, p. 146-147).

³⁸ *Ibid.*, p. 147.

³⁹ *Ibid.* Edward Said et Daniel Barenboim ont évoqué eux-mêmes la fondation à Weimar, en 1999, de cet orchestre réunissant des musiciens israéliens et arabes, dans un passionnant recueil d’entretiens, traduits en

Sarah et Franz se retrouvent donc dans une même méfiance à l'égard du « discours orientaliste » et une même passion pour ce que l'on pourrait appeler un humanisme interculturel. Mais ils ne l'expriment pas de la même manière. La première est une enthousiaste raisonnée qui cherche, à travers l'histoire, tout ce qui peut illustrer des phénomènes – vus comme positifs – d'altération du *moi* occidental au contact de l'Orient. Ce que Sarah admire chez les voyageuses européennes qui l'ont précédée à Palmyre comme Anne-Marie Schwarzenbach et Marga d'Andurain, c'est leur goût de la liberté, dans lequel elle se reconnaît⁴⁰. Franz, lui, est un savant passionné mais mélancolique. Il ne peut énoncer son amour de l'Orient sans l'assortir, de temps à autre, d'une forme d'ironie ou d'auto-ironie⁴¹. Ainsi lorsqu'il commente le récit, fait par Sarah, de la prédiction faite par lady Stanhope à Lamartine (« c'est le pied de l'Arabe... ») :

Cette anecdote podologique nous avait beaucoup fait rire ; François-Marie n'avait pas pu s'empêcher d'enlever ses godasses pour vérifier s'il était appelé à revenir en Orient ou non – à son grand désespoir il avait, disait-il, « le pied bordelais », et il retournerait, à la fin des temps, non pas au désert, mais dans une bastide de l'Entre-Deux-Mers, du côté de chez Montaigne, ce qui, tout bien pesé, était déjà aussi enviable⁴².

L'expression « anecdote podologique » constitue déjà une première mise à distance de cet épisode, dont le caractère prophétique, devenu anecdotique, provoque l'hilarité de la petite assemblée des voyageurs. S'y ajoute le changement de registre linguistique introduit par le mot « godasses », volontairement familier, et qui tranche avec le terme à connotation médicale de « podologique ». Enfin vient la réaction de l'historien, qui feint d'entrer dans cette logique à caractère « racial » en rappelant ses propres origines bordelaises. Nous sommes ici dans ce que nous pourrions appeler un Orient *déboussolé*⁴³ – Mathias Énard publie son roman en août 2015, au moment même où l'État islamique est en phase de conquête du territoire syrien, et où, symétriquement, l'armée de Bachar El-Assad martyrise des villes comme Alep : le temps de la rédaction devient celui-là même de la rêverie de Ritter, laquelle interfère avec ses propres souvenirs, comme en témoigne le récit de la fuite en voiture de Palmyre par les protagonistes, qui se retrouvent perdus, en plein désert, au milieu d'une zone militaire qu'ils doivent quitter en rebroussant chemin⁴⁴. Du coup, c'est aussi

français par Philippe Babo sous le titre *Parallèles et Paradoxes. Explorations musicales et politiques*, Paris, Le Serpent à plumes, 2003.

⁴⁰ « Pour Sarah, ce qui rendait le personnage de Marga si intéressant était sa passion pour la liberté – liberté si extrême qu'elle s'étendait au-delà de la vie même d'autrui. Marga d'Andurain avait aimé les Bédouins, le désert et le Levant pour cette liberté, peut-être tout à fait mythique, sûrement exagérée, dans laquelle elle pensait pouvoir s'épanouir » (M. Énard, *Boussole*, *op. cit.*, p. 142). Marga d'Andurain, accusée d'avoir assassiné son mari (un Bédouin qu'elle avait épousé avant de tenter de se rendre à La Mecque), est l'auteur de l'ouvrage autobiographique *Le Mari passeport* (1947).

⁴¹ Cette dimension est également présente dans l'épisode du récit d'un voyage à Istanbul raconté par Ritter, où il fait une expérience mystique dans une mosquée – expérience bouleversante, qui l'a laissé « désorienté », mais dont le caractère sérieux est ensuite relativisé (sans pour autant être annulé) par le fait qu'il se fasse voler ses chaussures et doive parcourir la ville avec les sandales d'un autre, « comme un derviche, l'âme en peine » (M. Énard, *Boussole*, *op. cit.*, p. 72).

⁴² *Ibid.*, p. 134.

⁴³ Voir Jean-Pierre Dubost et Axel Gasquet (dir.), *Les Orientés désorientés. Déconstruire l'orientalisme*, Paris, Kimé, 2013.

⁴⁴ M. Énard, *Boussole*, p. 166 et suiv.

l'Occident qui se trouve déboussolé⁴⁵, et qui ne retrouve symboliquement qu'un semblant d'équilibre à travers le commentaire que fait le narrateur, à propos de l'attachement que l'historien manifeste pour sa ville natale : ce qui compte, pour Ritter, c'est non pas la conformation physique de son propre corps, qui traduirait on ne sait quelle identité locale, mais le fait que Bordeaux évoque pour lui Montaigne, l'auteur des *Essais*, qui incarne à la fois une sagesse méditative dont il doit se sentir proche, et un sens de la relativité des valeurs qui permet de penser la relation aux autres en termes pacifiques – pensons au célèbre essai « Des cannibales » (I, XXX), qui remet en cause la supériorité supposée de la « civilisation » occidentale en introduisant, avant Rousseau, une critique de ce que l'on appellerait aujourd'hui l'ethnocentrisme. Notons enfin l'apparition, dans la citation ci-dessus, de l'expression « l'Entre-Deux-Mers » : au-delà de son sens géographique précis (qui désigne une région de Nouvelle-Aquitaine située entre la Garonne et la Dordogne, à l'est de Bordeaux), elle met l'accent sur l'*entre-deux*, c'est-à-dire sur le refus des frontières spatiales, au profit de ce qu'un théoricien comme Homi Bhabha appellerait un « tiers espace » (*third space*), où les identités (nationales, ethniques, linguistiques, culturelles...) se chevauchent, se recomposent et constituent une zone où se créent de nouvelles identités hybrides⁴⁶.

L'orientalisme lamartinien peut-il constituer une « boussole » pour Mahias Énard ? Certainement pas de manière univoque, puisque la violence historique, à travers la « question d'Orient », est présente, comme on l'a vu, dans le *Voyage en Orient*. Mais la scène de la rencontre entre Lamartine et lady Stanhope a cela d'intéressant qu'elle met en abyme le couple de Franz et Sarah dans *Boussole*. Le poète romantique en quête de légitimité politique se donne à voir, de manière théâtrale, comme un Occidental orientalisé, à l'image de son hôtesse anglaise, elle-même habillée à l'orientale et vivant depuis longtemps dans la montagne du Liban. D'autres exemples auraient pu être sélectionnés dans le même récit. Ainsi la rencontre entre le voyageur et la femme de l'agent consulaire français à Beyrouth, laquelle est originaire d'Alep, et avec qui le narrateur met en scène une joute poétique où il *orientalise* à plaisir sa propre langue⁴⁷. Si ce geste qui « performe » l'échange interculturel semble plus difficile à l'aube du XXI^e siècle, un romancier comme Mathias Énard veut néanmoins en transmettre la mémoire vive.

Le XIX^e siècle est celui de l'expansion des empires coloniaux, dont les conséquences n'ont pas fini de se faire sentir dans le monde d'aujourd'hui, mais c'est aussi celui d'autres formes de contact, d'un rêve d'ouverture culturelle de l'Occident à l'Orient. La plongée énardienne dans le passé n'a rien de suspect, elle montre simplement ce que le romantisme portait en lui de potentialités qu'il nous faut tenter d'exploiter, non pas pour revenir à cette époque, mais pour construire un avenir meilleur, fondé sur des idées comme celle de partage et de respect d'autrui. Dans ce roman polyphonique qu'est *Boussole*, c'est à la jeune et savante Sarah que revient la charge d'exprimer, de la manière la plus forte et la plus ferme, cette exigence éthique : « Il fallait trouver, disait-elle, au-delà de la bête repentance des uns

⁴⁵ Voir, dans le dialogue qui s'instaure dans la Range Rover, la question que pose un passager au conducteur : « Tu es sûr qu'on est sur la bonne route ? D'après ta boussole on va plutôt nord-ouest que nord. Direction Homs » (*ibid.*, p. 167).

⁴⁶ Voir Homi K. Bhabha, *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, trad. fr. par Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2007.

⁴⁷ A. de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. citée, p. 140-142.

ou de la nostalgie coloniale des autres, une nouvelle vision qui inclue l'autre en soi. Des deux côtés⁴⁸. »

Le narrateur, qui n'est pas un double de l'auteur, mais qui entretient néanmoins des liens évidents avec lui – ne serait-ce que parce que c'est à travers sa rêverie, pendant une nuit d'insomnie, que nous lisons le roman d'Énard –, aime et admire Sarah, tout en apportant un *bémol* à ce nouvel orientalisme qu'il appelle certes de ses vœux, mais qui restera pour lui, atteint qu'il est d'une maladie incurable, un objet toujours inatteignable, si ce n'est en imagination, à travers le souvenir de l'histoire des relations interculturelles de l'Europe avec l'Orient méditerranéen, et la constante réinterprétation des voyageurs et voyageuses des deux siècles précédents, comme pour dire qu'afin de mieux penser l'avenir, il faut faire un détour par un passé dans lequel certains, comme Lamartine, avaient peut-être déjà déjà compris que, s'agissant des relations entre l'Orient et l'Occident, le *cosmopolitisme* est « le seul point de vue possible⁴⁹ ».

Sarga MOUSSA, CNRS (UMR THALIM)

⁴⁸ M. Énard, *Boussole*, *op. cit.*, p. 276.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 188.